

L'envers du livre

Numéro 31, février–mars–avril 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19991ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1988). L'envers du livre. *Nuit blanche*, (31), 70–70.

Québec Livres se défend:

À la suite d'une critique vigoureuse parue dans nos pages (Nuit blanche, n° 30), critique qui reflétait les propos recueillis chez quelques libraires québécois qui s'estimaient mal servis par Québec Livres, la maison de distribution a fortement réagi. S'inscrivant en faux contre les reproches formulés, Québec Livres s'emploie à clarifier son rôle dans les lacunes signalées. Voici ses commentaires:

«(...) certains titres sont en rupture mais la responsabilité en incombe aux éditeurs qui ne les fournissent pas à Québec Livres; l'éditeur d'*Un certain goût pour la mort* n'a d'abord vendu à Québec Livres que mille (1000) exemplaires de ce titre pour lui en vendre par la suite plusieurs milliers d'exemplaires qui ont tous été placés en librairies. Cet éditeur ne s'est d'ailleurs jamais plaint d'une quelconque absence de ce titre en librairies; il est vrai que quelques titres étaient manquants une semaine à peine après leur sortie, mais encore une fois, dans la plupart des cas, la responsabilité en incombait aux éditeurs qui préféraient alimenter d'abord le marché européen plutôt que le marché québécois; (...)»

Québec Livres nie en outre avoir envisagé d'enlever une partie des nouveautés des grilles d'office; la maison affirme également que, contrairement à la situation décrite, son service s'améliore.

Tout ira donc de mieux en mieux. D'autant plus que l'agence tentera sans doute de corriger ou de faire corriger des lacunes qui la desservent auprès de ses clients. Les libraires s'en réjouiront. Et aussi ceux qui ignorent tout de cette mécanique complexe, les amis des livres, qui apprécient toutefois trouver table mise, et généreusement, chez leur libraire quand la faim les tenaille. ●

Secula seculorum:

«Calmann-Lévy a formidablement réussi sa première fin de siècle: il y avait alors peu d'écrivains majeurs qui n'aient donné une partie de leur œuvre à la maison. La réussite de la se-

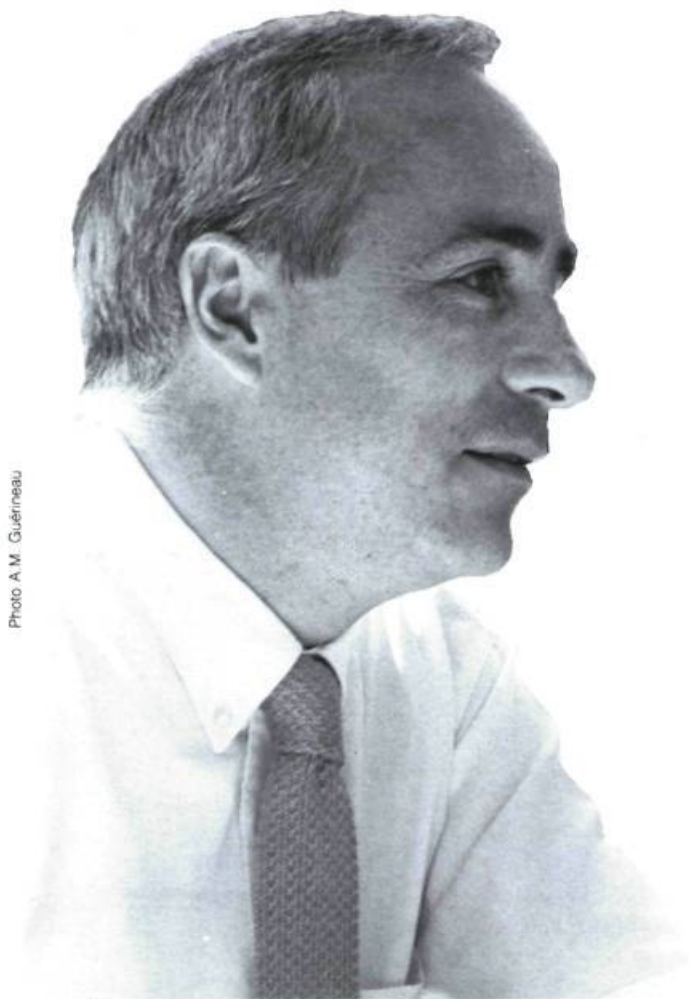


Photo A.M. Guérineau

Jean-Étienne Cohen Séat

conde fin de siècle s'appuie sur le fait que Calmann a devancé les choses, parfois sans le savoir, il est vrai.» Jean-Étienne Cohen-Séat, actuel directeur des éditions Calmann-Lévy nous rappelait que la maison des frères Lévy avait édité tout ou partie de l'œuvre des Dumas, de Flaubert, Renan, Anatole France, Loti, Villiers de l'Isle-Adam et combien d'autres. Si bien que jusqu'en 1970, la maison bénéficiait d'une puissance de fonds telle qu'elle aurait pu ne rien publier tout en réussissant à couvrir ses charges.

L'éditeur reconnaît que cela a tenu un rôle considérable dans l'évolution de la maison. Jusqu'à ce que Raymond Aron et Manès Sperber prennent la direction éditoriale en 1950, Calmann avait cru suffisant de vivre sur ses acquis alors que Gaston Gallimard et Bernard Grasset, pour ne nommer qu'eux, rassemblaient chez eux les écrivains qui comptent. C'est ainsi qu'Aron fut l'éditeur d'Hannah Arendt, Arthur Koestler et Alain Besançon dans les collections d'abord perçues comme a-historiques, des collections fondées sur le libéralisme philosophique d'une époque où l'avant-garde pensait marxiste et structuraliste. Il s'avère maintenant que, l'Histoire des idées et la philosophie politique faisant de nouveau recette, Calmann-Lévy redevient

une maison au fonds inestimable. Quant à Manès Sperber, il a cru à la littérature européenne, à Hermann Hesse, aux Norvégiens, aux Hollandais (Mulisch et Nootboom sont chez Calmann), aux Juifs, à un moment où on ne jurait plus que par l'Amérique, ses best-sellers et ses pompes. Là aussi le fonds Calmann redevient actuel. Que dira-t-on un jour de la direction éditoriale de Cohen-Séat? La réponse risque fort de ne pas venir avant la parution du n° 180 de *Nuit blanche*, soit dans très très longtemps... ●

Le hasard fait bien les choses:

«Je suis devenu éditeur par hasard. Mais, en même

Christian Bourgois



Photo A.M. Guérineau

temps, je ne crois pas au hasard.» C'est Christian Bourgois, éditeur associé au groupe des Presses de la Cité et animateur d'une des collections majeures depuis 20 ans, 10/18, qui parle. «Mes études en science po et à l'École nationale d'administration ne me prédisaient pas à l'édition. René Julliard, un jour, rend visite à ma grand-mère, à Antibes, j'avais 20 ans, j'étais le jeune homme tout content de parler à un homme courtois, attentif — pour être honnête, c'est Gaston Gallimard que j'admire. Nous avons parlé de *Bonjour tristesse* (qui n'avait pas encore connu le succès), des pastiches très réussis de Jean-Louis Curtis, *Haute école*. Le lendemain, avant de regagner Paris, il m'a fait demander, il avait été impressionné par mon intérêt pour les livres. Nous nous sommes revus à Paris, Julliard m'a tenu des propos très raisonnables en m'expliquant que l'édition est très aléatoire et que, de surcroît, il n'y avait qu'une place vraiment intéressante, la sienne. C'était en 1954, je n'avais pas la vocation du service public, il m'a dit: vous n'avez pas d'argent pour lancer une maison et je n'ai pas de raison de vous donner ma place, alors faites l'E.N.A. et, plus tard, si vous avez encore le goût de l'édition, on verra.» Christian Bourgois ne se rend pas au bout de cette épreuve préparatoire (ponctuée du service militaire au Maroc). En 1959, il fait le siège chez Julliard qui l'engage. Quelques années après la mort du créateur de la maison, il en devient le directeur. La suite est affaire de hasards qui n'en sont pas: les Presses de la Cité achètent Julliard en exigeant du jeune directeur qu'il en redresse les finances. Cela fait, on propose à Christian Bourgois de fonder sa propre maison. L'aventure nous vaut l'un des plus riches catalogues de littérature américaine. ●